

Sur le Sommet de Roccasparviéra

□ □ □

Autour d'un hardi piton de l'Alpe, juché en vigie sur la vallée de la Vésubie et le val naissant du Paillon, hanté par les oiseaux de proie, les ruines de Roccasparviéra (Rocher des Eperviers) dessinent des arabesques de pans de murs, de spectres de tourelles, de cascades d'éboulis, de moignons de portiques et de voûtes. Des carrés de murailles bizarrement amputées survivent à une cinquantaine de maisons, des arceaux suspendus ou à fleur de terre, des pas qui résonnent, des crêtes de maçonnerie rappellent d'autres logis plus éprouvés. Des ailes de remparts, des lambeaux de porche avec des traces de herse assurent que le village, en dépit de sa ceinture de précipices, craignait la surprise. Cinq à six stigmates d'habitations hors-murs témoignent d'un développement tardif.

La citerne où la canalisation en grès déversait l'eau d'une source lointaine, mystérieuse, achève de se dégrader. Le gazon a envahi la « Place du Parlement » où les chefs de famille se réunissaient jadis en assemblée plénière pour voter des impôts et gémir officiellement. Les étroites ruelles qui vadrouillaient en colimaçon entre les seuils se devinent encore aux pistes du renard et de la fouine. Sous un banc de pierre, des perdreaux la nuit se réfugient. Près du tronçon du tribunal seigneurial le serpolet se développe en boule. Tous les débris, appareillés en masse, accrochés en équilibre ou renversés, sont gorgés de soleil.

Une bâtisse décoiffée s'impose, deux épaisses murailles, gardant les indices des trois défunts étages, le cloisonnent en trois compartiments égaux : les voûtes respectées, des linteaux, des soupçons de meneaux donnent à l'ensemble quelque distinction. C'était la demeure féodale des fameux hobereaux de Roccasparviéra et, plus tard, le fief étrange et invité de la propre sœur de Mirabeau. Les populations environnantes l'appellent avec quelque fierté « le château de la Reine Jeanne ». Il ne fut que le manoir des barons Marchesan dont la poigne manqua souvent de éléance sur ce sommet.

Les bergers parquent leurs troupeaux dans les caves. Les fromagers se laissent glisser par un long soupirail, bardé de fer, et préparent dans les souterrains ténébreux, les agressifs « broues de Duranus » où sont apparemment condensés les humeurs des plantes de la montagne et les relents de la plus tragique des histoires...

Plus loin, sur un éperon du rocher, une chapelle restaurée, blanche, pimpante, flanquée d'une citerne récente, promène sur ses rangées de tuiles l'om-



bre de la croix, montre au-dessus de la porte ogivale une fruste sculpture que des amateurs ont pu prendre pour la croix des Templiers. Un Saint-Michel en bois, riche en couleurs, hérité du moyen-âge, trône sur l'autel.

De ce perron des Alpes où le soleil s'égaie, le regard glisse sur la houle des buis et des sables qui viennent à l'assaut, brave les sommets voisins des nues, plonge sur des théories de collines moutonnant indéfiniment, monte aux crêtes neigeuses et aux futaies de sapins. Le regard surveille Utelle, l'Engalvin, Couraze, Duranus... dix villages, passe des oliveraies aux pinèdes, des rochers surabondants aux sillons et aux prairies, suit à droite du Mont Agel le point noir d'un bateau sur la Grande Bleue.

L'horizon recule jusqu'aux montagnes même de la Corse dont les matins purs déceignent les courbes. Le panorama console des ruines : sur le tombeau d'un village, il parle de résurrection. La vie descendue de ce sommet a germé sous les nouveaux toits qui dans les plis de la vallée fument.

Si les vieilles pierres qui dorment dans une apothéose de lumière pouvaient con-

fier les événements dont les échos battent leur faces insensibles, nous assisterions au défilé de presque toute l'histoire de notre pays, depuis les Romains qui campèrent là un « oppidum », jusqu'aux guerillas du barbétisme qui tint tête longtemps aux colonnes françaises de la Révolution, en passant par un Moyen-Age agité et des séries de guerres. La légende a peuplé ce site tragique de noirs épisodes.

L'imagination populaire a accumulé les châtements. L'on se passe depuis des siècles une certaine malédiction de la Reine Jeanne, dont les enfants auraient été immolés dans ce château, une nuit de Noël :

*Rocca, rouquina,
Un autre tem vendra
Que soubre la liou rouina
Noun cantera plu ni gal ni gallina
Ma li cruos et li auseu seroagio...*

L'histoire est moins tragique.

La Reine Jeanne d'Anjou ne vint jamais à Roccasparviéra. En dépit des trois mariages tragiques, elle n'eut du reste point d'enfants.

Vers la fin du 17^e siècle, les villageois, trouvant leur site incommode, l'abandonnèrent pour aller s'installer sur le plateau inférieur, à Duranus et à l'Engalvin. Ils descendirent les tuiles, les belles pierres. Grâce au manuscrit du prieur Uberti que nous avons découvert à Duranus, l'on peut suivre jour par jour cette exode. Aucun village ne peut se vanter d'avoir une documentation plus serrée sur son passé.

Le village de Roccasparviéra mourut en 1702.

Les éperviers tournent en spirale au-dessus de la montagne pittoresque, des ruines, des souvenirs. Le soleil patine les pierres du vieux castel. Le touriste ne peut se rassasier des richesses infinies du panorama : il ne lui déplaît pas de prêter à la montagne des échos lugubres... On ne prête qu'aux riches et le Férian n'a certes, rien à envier aux autres belvédères alpestres.

PAUL CANESTRIER.

Société Marseillaise DE CRÉDIT

INDUSTRIEL, COMMERCIAL ET DE DÉPÔTS

Société Anonyme - Capital 75.000.000

Siège Social : MARSEILLE, 75, Rue Paradis

Agence de NICE, 45, Boul. Dubouchage

Sous-Agences :

MENTON - MONACO - MONTE-CARLO

Registre du Comm^o - Marseille, 12-04
- Nice, 2408 - Menton, 1066

Traite toutes Opérations de Banque



A LA
Plage Negresco

Tous les Jours :

THÉS DANSANTS
BAINS DE MER

